



COLLOQUE



LA RECHERCHE SUR LES ESCLAVAGES DANS LE MONDE : UN ÉTAT DES LIEUX

7 - 9 NOVEMBRE 2022
Agence Universitaire de la Francophonie
Campus UCAD - Dakar - Sénégal



SÉQUENCE 2

DE LA CONSTRUCTION DES SAVOIRS SUR L'ESCLAVAGE (I)

Lissell QUIROZ

Cergy-Paris Université, France

« ¡Negra soy! La mémoire de l'esclavage au Pérou »

La présence des personnes esclavisées au Pérou remonte à la période même de l'invasion de l'Empire inca par Francisco Pizarro, à la fin de la décennie 1520. Peu de temps après la couronne espagnole autorise Pizarro à importer des esclaves. Cependant, la présence des Africains déportés sera plus réduite au Pérou que dans d'autres régions du continent. On estime que le pays andin reçoit environ 100 000 esclaves durant toute la période coloniale. Ils sont installés principalement dans les régions côtières et tout particulièrement dans la capitale du pays.

Bien que leur poids démographique ait été limité, l'héritage de la culture africaine est présent dans le pays andin. C'est le cas notamment dans les arts et la gastronomie péruvienne. Ainsi, la musique afropéruvienne est un genre qui s'enseigne dans les écoles de danses folkloriques du pays. Des desserts comme le *Turrón* de Doña Pepa ou le *frejol colado* sont des spécialités culinaires associés aux Afropéruvien·nes. La plus grande célébration religieuse de la capitale est la procession du *Señor de los Milagros*, qui présente un Christ métis et dont la légende fait intervenir un esclave africain.

Paradoxalement, cette histoire est mal connue des Péruviens eux-mêmes. Certains quartiers liméniens ou des régions péruviennes ont un héritage africain, sans que les habitant·es sachent pourquoi. Les programmes scolaires n'abordent pas l'histoire de l'esclavage ni au Pérou ni même dans les Amériques. Le seul fait lié à cette histoire que les Péruvien·nes connaissent est l'abolition de l'esclavage, promulguée en 1851 par le président Ramón Castilla.

Cette communication tentera d'expliquer les raisons de cet effacement ainsi que ses conséquences dans le Pérou d'aujourd'hui.

I - HISTOIRE ET HISTORIOGRAPHIE SUR L'ESCLAVAGE AU PÉROU

Les millions de personnes déportées d'Afrique et qui arrivent dans le continent américain, sont installées là où les besoins de main d'œuvre sont les plus importants pour les colonisateurs. Contrairement à ce qu'on pense habituellement, la traite esclavagiste transatlantique n'a pas été envisagée pour défendre les Autochtones des Amériques mais parce qu'ils avaient pratiquement disparu dans nombreuses régions. Il ne faut pas oublier que l'invasion et la conquête de l'Amérique a eu pour conséquence le génocide des populations natives du continent et la mort de 90% de ses habitant·es. Dans des régions comme la Caraïbe, les peuples autochtones ont été lourdement touchés. C'est cela qui explique la mise en place d'une politique de déportation d'Africains à une échelle jamais connue auparavant. Ces personnes vont où les colons ont besoin de main d'œuvre pour exploiter les richesses des nouveaux territoires conquis.

Dans le cas du Pérou, la conquête se fait une trentaine d'années après l'arrivée de Christophe Colomb. À ce moment-là, les habitant·es du Tawantinsuyu comme ils appelaient leur territoire, étaient déjà au courant de l'invasion européenne des contrées du nord. Ils étaient donc un peu préparés à la guerre. Les populations locales n'ont pas été décimées à la même échelle que dans la Caraïbe. Dans ces conditions, les Espagnols ont pu les réduire au servage et ils n'ont pas eu besoin de recourir à la main d'œuvre africaine, notamment dans les zones andines. Or c'est précisément dans les Andes que se concentre la richesse recherchée par les Espagnols. Les Africain·es sont importés plutôt dans les régions côtières et urbaines comme la capitale de la vice-royauté du Pérou. À Lima, les élites blanches utilisent les personnes esclavisées pour le travail dans la campagne environnante et surtout dans le travail domestique. C'est d'ailleurs pour elles un signe de distinction sociale que de posséder des esclaves.

Selon les recensements de la fin du XVIIIème siècle, le Pérou comptait 40 385 esclaves (Aguirre, 2005 : 21). La majeure partie de ces personnes vivait sur la côte du Pérou et principalement dans les villes telles que Lima, Trujillo et Lambayeque et dans les vallées agricoles du sud de Lima (Cañete, Pisco) et de la région de Lambayeque, au nord du pays. Comme dans d'autres parties du continent, la population africaine était divisée en deux catégories, les « *bozales* » nés en Afrique et les « *créoles* », nés en Amérique. Alors qu'au 16e siècle, les « *bozales* » sont majoritaires, au début du 19e siècle, les créoles sont les plus nombreux.

L'historiographie sur l'histoire des Africains et leurs descendants au Pérou est très récente. Les historien·nes ont montré un faible intérêt pour la question, concentré·es qu'ils étaient sur l'histoire des Autochtones. L'histoire répond souvent à un besoin des sociétés et celui des élites péruviennes des XIXème et XXème siècles était de construire une nation, à partir de ce qu'elles estimaient un socle commun. Elles choisirent la notion de métissage en transmettant l'idée d'un pays de sang-mêlé qui se traduit dans l'expression populaire « *Quien no tiene de Inga tiene de Mandinga* » (tout le monde a des origines, soit autochtones, soit africaines).

Cette histoire positiviste forgée dès la seconde moitié du début du XXème siècle et notamment au moment de la célébration du premier centenaire de l'indépendance (années 1920), adoucit l'histoire de la colonisation. Faire patrie ne peut pas se faire en haïssant les

descendant·es des colons. On passe donc rapidement sur l'histoire coloniale, réduite à la conquête, et on efface la domination coloniale et postcoloniale des Subalternes. Cela se traduit par une image très édulcorée de la période esclavagiste qu'on trouve parfaitement illustrée dans le succès de la telenovela brésilienne *A escrava Isaura*, adaptée du roman de Bernardo Guimarães (1875).

Depuis les années 2000, on assiste à une revendication identitaire de plus en plus importante des Afropéruvien·nes pour connaître leur histoire. Les historien·nes péruvien·nes sont également influencés par le contexte régional et international et l'intérêt pour les cultures subalternes. Une nouvelle génération d'historien·nes se sont enfin attelé·es à la tâche. C'est le cas notamment de Carlos Aguirre (2005), Maribel Arrelucea et Jesús Cosamalón (2015).

II - TRANSMETTRE ET VULGARISER L'HISTOIRE DES PERSONNES ESCLAVISÉES

Cette historiographie a le très grand mérite de faire connaître l'histoire des Afropéruvien·nes. Carlos Aguirre est l'un des premiers à s'attaquer au sujet de l'esclavage au Pérou. Dans un livre de 2005 devenu une référence en la matière, cet historien retrace l'histoire des personnes esclavisées au Pérou du XVIème au XIXème siècle. L'originalité de travail est notamment de rompre avec la vision idéalisée d'un esclavage péruvien doux et acceptable pour les personnes esclavisées. Car comme partout ailleurs, ce sont elles qui ont mené la lutte pour accéder à la liberté.

En revanche, d'autres historiens restent sur une lecture de l'histoire qui ne tient pas compte des structures sociales de l'esclavagisme. Cette historiographie insiste sur l'agentivité des personnes esclavisées, en notant par exemple le fait qu'elles possèdent des biens et qu'elles parviennent à accumuler une richesse parfois supérieure à celle de leurs maîtres. Ces historiens rappellent aussi qu'un certain nombre d'affranchis acquièrent eux-mêmes des esclaves pour travailler dans leurs propriétés. Sans une mise en contexte des structures coloniales de l'esclavagisme, ces données maintiennent l'idée que l'esclavage péruvien était moins brutal et violent que dans d'autres régions du continent.

Logiquement, cette perspective se retrouve dans l'enseignement et les productions culturelles de vulgarisation de l'histoire. Le Pérou compte 143 universités dont 51 sont publiques. Les deux plus prestigieuses qui proposent un cursus d'histoire, se trouvent à Lima (UNMSM publique et PUCP privée). Dans ces deux facultés d'histoire, l'enseignement de l'histoire des Afropéruvien·nes est réduite à la portion congrue. Il n'y a pas de chaire ou de cours spécifique dédié à cette partie de l'histoire. Les étudiant·es abordent l'histoire des Afropéruvien·nes dans les cours consacrés à l'histoire coloniale et contemporaine. En fonction de la spécialisation de l'enseignant·e, ils peuvent avoir plus ou moins accès à la nouvelle historiographie sur l'esclavage. De plus, l'histoire des Afropéruvien·nes s'arrête en 1851, au moment de l'abolition de l'esclavage, faute de travaux pour les périodes plus récentes.

La même situation se retrouve dans l'enseignement secondaire où les programmes scolaires ne réservent que quelques allusions à l'histoire de l'esclavage et des Afropéruvien·nes. À la fin de la scolarité obligatoire, les Péruvien·nes ne connaissent cette histoire que de manière sommaire.

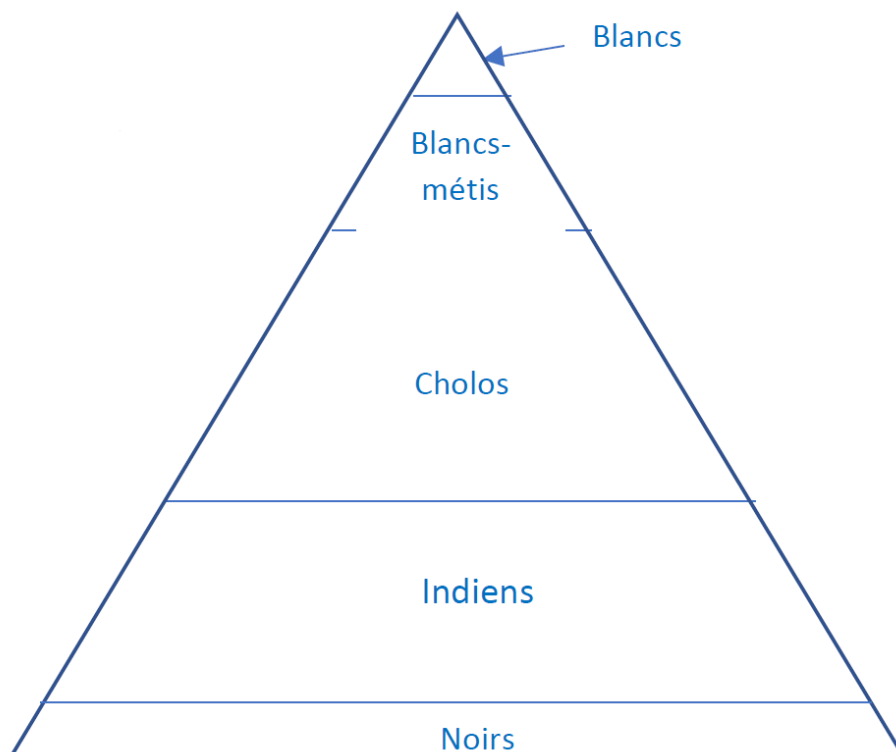
De leur côté, les émissions de vulgarisation participent aussi à l'édulcoration de l'histoire des Noir-es du Pérou. C'est le cas de l'émission d'histoire la plus populaire du pays, à savoir *Sucedió en el Perú*. Cette émission, qui existe depuis 2000, est diffusée sur la chaîne publique péruvienne. En 2012, elle consacre sa première émission à l'histoire de l'esclavage au Pérou. *Sucedió en el Perú* reprend les poncifs relevés précédemment :

- Les Noir-es du Pérou sont tous des descendant-es d'esclaves ;
- Les personnes esclavisées du Pérou avaient une certaine capacité d'action ;
- L'esclavage péruvien ne fut pas aussi dur que dans d'autres contrées ;
- L'abolition de l'esclavage émane du président Castilla ;
- L'histoire des Noir-es du Pérou s'arrête en 1851.

III - QUELLES REPRÉSENTATIONS AFRO DANS LE PÉROU D'AUJOURD'HUI ?

Depuis le début du XXIème siècle, des Afropéruvien-nes, depuis les réseaux sociaux ou leurs collectifs comme *Ashanti*, *Lundú*, *Raíces Afroperuanas* ou *Despertar Zaña*, contestent une mémoire nationale qui les invisibilise, les discrimine et les exotise.

La question du racisme est devenue un point central des revendications des Noir-es du Pérou. Celui-ci se manifeste notamment dans le fait que les personnes noires ne sont pas considérées comme des Péruvien-nes à part entière. Elles sont également associées à l'esclavage. La configuration du racisme est particulière au Pérou, en lien avec l'histoire coloniale.



La hiérarchie des races dans le Pérou d'aujourd'hui

Les groupes sociaux les plus stigmatisés sont les Autochtones et les Noir-es. Pour ces derniers, les stéréotypes sont semblables à présents dans d'autres pays et régions occidentales. En l'occurrence, les Afropéruvien·nes sont perçus-es globalement comme pauvres, incultes mais rieurs et sportifs. La configuration démographique du Pérou fait que les Indiens et les Cholos constituent la majorité de la population (plus de 60%). Historiquement, les dominants ont été plus attentifs et méfiants vis-à-vis de la rébellion de ces groupes. En revanche, les Noir-es constituant moins de 4% de la population actuelle du Pérou, les politiques de contrôle et de répression sont moins intenses.

Si l'expression de la demande de visibilité et de la reconnaissance Afropéruvien·nes est devenue plus forte depuis les années 2000, le travail de mémoire ne date pas d'aujourd'hui. Des figures comme la famille Santa Cruz par exemple ont joué un rôle très important depuis les années 1950. Victoria Santa Cruz (1922-2014) et son frère Nicomedes (1925-1992), ont ainsi lancé un collectif de recherche sur les traditions et la culture afropéruvienne dès 1958. Le poème de Victoria Santa Cruz, *Me gritaron negra* (1978) est devenu aujourd'hui un hymne de la fierté afropéruvienne, notamment des femmes.

CONCLUSION - SORTIR DE L'IMAGE ROMANTIQUE DE L'ESCLAVAGE

- L'histoire de la population afropéruvienne, qui représentait en 2017, près de 830 000 personnes est invisibilisée et mal connue au Pérou.
- La mémoire des figures noires, des résistances, du marronage est une demande de plus en plus importante des Afropéruvien·nes qu'il faut tenir compte.
- Leur demande est d'être considéré-es des Péruvien·nes comme les autres, avec les mêmes droits.
- Plus largement, comme dans d'autres contextes, la demande de reconnaissance rencontre rapidement celle des réparations.
- En 1951, le Pérou a indemnisé 25 000 propriétaires d'esclaves alors que réellement il n'y en aurait eu à ce moment-là qu'autour de 17 000. Cette indemnisation a été à la base de la formation d'une ploutocratie du sucre dans la côte péruvienne. En revanche, comme ailleurs, les personnes esclavisées n'ont non seulement pas reçu la moindre aide de l'État péruvien mais dans nombre de cas, elles sont restées dans la dépendance économique et sociales de leurs anciens maîtres.

BIBLIOGRAPHIE

Carlos Aguirre, *Breve historia de la esclavitud en el Perú*, Lima, Fondo editorial del Congreso del Perú, 2005.

Maribel Arrelucea Barrantes, *Sobreviviendo a la esclavitud. Negociación y honor en las prácticas cotidianas de los africanos y afrodescendientes*. Lima, 1750-1820, Lima, IEP, 2018.

Maribel Arrelucea Barrantes & Jesús Cosamalón Aguilar, *La presencia afrodescendiente en el Perú*. Siglos XVI-XX, Lima, Ministerio de Cultura, 2015.

Eduardo Huárag Álvarez (éd.), *Los afrodescendientes en el Perú*, Lima, IRA, PUCP, 2014.